

## Côtes à côtes chinois

### Sur 19 manières de regarder Wang Wei, d'Eliot Weinberger, traduit par Lise Thiollier

Un nouveau genre littéraire est en train de naître : un poème célèbre, abondamment traduit, est présenté en compagnie de toutes ses traductions. Nous avons déjà l'excellent *L'Égal des dieux, cent versions d'un poème de Sappho* (Allia), *L'Infini* de Leopardi et *La Loreley* de Heine, tous deux aux éditions La Pionnière, et voici, chez Ypsilon, *19 manières de regarder Wang Wei*, d'Eliot Weinberger, traduit par Lise Thiollier.

Wang Wei est un poète chinois du VII<sup>e</sup> siècle. Quatorze siècles plus tard, un écrivain et traducteur américain nommé Weinberger lui rend hommage.

Soit un quatrain – cinq signes donc cinq mots par vers, vingt en tout – donné en caractères chinois, puis translittéré, puis traduit mot par mot, avant que défilent trente-deux traductions, la plupart en anglais (mais traduites en français pour nous), une en espagnol (d'Octavio Paz) et cinq en français. Versions fort différentes, même si la plupart conservent le cadre des quatre vers non rimés. Au sein de ce Côte à côte géant, nous avons même droit à un autre en miniature, avec les trois versions successives de François Cheng :

Cheng I, 1977 :

*Clos aux cerfs*

*Montagne déserte. Personne n'est en vue.  
Seuls, les échos des voix résonnent, au loin.  
Ombres retournent dans la forêt profonde :  
Dernier éclat de la mousse, vert.*

Cheng II, 1990

*Clos aux cerfs*

*Montagne vide. Plus personne en vue.  
Seuls échos des voix résonnant au loin.  
Rayon du couchant dans le bois profond :  
Sur les mousses un ultime éclat : vert.*

Cheng III, 1996

*Le Clos-aux-cerfs*

*Montagne déserte. Plus personne en vue  
Seuls résonnent quelques échos de voix  
Un rayon du couchant pénétrant le fond  
Du bois : ultime éclat de la mousse, vert*

Weinberger déplore « déserte » et « plus personne », jugés « romantiques » ; « vide » et « personne » eussent été, selon lui, la solution bouddhistement correcte. Quant au lecteur, il a du grain de riz à moudre avec ces repentirs spectaculaires du grand sinologue.

Mais côte-à-côte encore avec la version la plus, disons, personnelle du recueil, œuvre d'un certain Peter A. Boodberg :

*Le clayonnage aux cerfs (l'ermitage)*

*La montagne vide : ne voir aucun homme,  
À peine l'écoute d'hommes qui parlent – contre-tons  
Et lumières-et-ombres antistrophiques arrivant plus profondément  
dans le bosquet profond-boisé  
Une fois de plus pour luire-lumière les mousses bleu-vert – montant  
(La montagne vide...)*

Commentaire de Weinberger : « Ça ressemble à du Gerard Manley Hopkins sous LSD ».

Ennuyeuse, la traductologie ?

Il n'y a pas de meilleur apprentissage de la traduction – et de la lecture – que ce genre de confrontation, surtout lorsque les textes sont, comme ici, commentés par le collecteur de façon ultra-poin-tue, juste assez discutable par instants pour pimenter l'expérience. Sans les gloses du professeur Weinberger, et celles non moins savantes de Cheng, qu'il cite généreusement, on prendrait pour une banale description de paysage ce qui est en fait, tenons-nous bien, une méditation philosophique subtilissime ! Faute de leurs lumières, la poésie de Wang Wei serait pour nous du chinois.

Michel Volkovitch